

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

Le théâtre / Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 384-388

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le théâtre.

Il n'y a pas à s'y tromper, le théâtre contemporain est à la veille d'une crise très grave qu'il devra subir. Personne n'est content du tour singulier qu'ont prises ses productions, et si jamais il n'y eut tant de foules dans les salles de théâtre, jamais il n'y eut moins de public, au sens amateur du mot.

C'est qu'il en est du théâtre, comme de toutes choses : c'est une institution qui se décompose et qui s'effondre.
Jam fœtet.

La constatation ne suffit pas ; il importe surtout de s'enquérir des raisons qui ont amené la crise et des moyens de la conjurer. Est-il donc impossible, comme on a voulu le dire, de débrouiller les confusions ? Je ne le pense pas. Mieux encore : ce débrouillement me paraît assez facile.

Qui a créé le théâtre ? — Le sentiment religieux tout seul. C'est le sentiment religieux qui inspira aux Grecs le drame national. La tragédie naquit d'un hymne à Bacchus, transformé peu à peu en dialogue, puis en véritable scène. Le drame chrétien est issu du prote qui est une partie de l'office liturgique. Le prote, d'abord simple paraphrase, prit insensiblement les proportions de l'hymne,¹ s'allongea de plus en plus et finalement fut mis en action.

¹ Tel le chant pascal : *O filii et filiae.*

Vers la fin du dixième siècle, voici ce qui se passait à la fête de Noël, entre le *Te Deum* qui terminait les matines et l'*Introït* de la messe. M. Lecoy de la Marche, professeur à l'Université catholique de Paris, nous raconte que pendant l'espèce d'entr'acte qui séparait ces deux offices, deux chœurs, personnifiant les anges et les bergers, échangeaient en latin les paroles suivantes :

— Qui cherchez-vous dans la crèche, dites, bergers ?

— Le Sauveur, le Christ, l'Enfant enveloppé de langes, selon la parole angélique.

— Le voici, ce petit enfant avec Marie, sa mère, de qui prophétisa, il y a longtemps, Isaïe, disant : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. Allez donc, et dites qu'il est né. Alleluia!

Oui, maintenant, nous savons bien que le Christ est né sur la terre. Chantez donc tous son avènement en répétant avec le prophète : Un enfant nous est né ; etc.¹

Ce dialogue devient, deux siècles plus tard, le beau drame des *Pasteurs* qui est l'histoire et la formation du drame chrétien.

Il se transforme et se développe au commencement du quatorzième siècle, passant tour à tour par les trois états de : mystère liturgique, semi-liturgique et profane². *Adam*, drame tiré d'un ancien sermon servant de leçon dans l'office de Noël, est à ce sujet un des spécimens les plus curieux de ces successives transitions.

Au quinzième siècle, le théâtre est absolument

¹ Sepet op. cit. p. 66

² Bibliothèque de Chartes 1869 p. 105.

profane mais toujours religieux dans son esprit, tendant à un but d'édification. Mais à partir de cette époque, marchant vers une sécularisation plus grande, il marche aussi vers la décadence, quoiqu'il ne tombe pas encore assez bas pour perdre tout vestige de son origine et tout caractère religieux. Il faut ajouter aussi, à sa défense, que les contemporains de Charles V ne sont plus à la hauteur des contemporains de saint Louis, tandis que le théâtre reste le reflet exact des mœurs du jour.

La Renaissance, en précipitant encore la décadence, abaisse singulièrement le niveau de l'art dramatique, et tout le théâtre du moyen-âge finit par tomber dans le mépris et l'oubli. On veut rompre, dit-on, avec la routine et les sécheresses pour faire œuvre de caprice, de joie, de malice et de grâce. Les idées les plus osées veulent paraître sur une scène en des atmosphères foudroyantes aussi légères aux légères données que les milieux légendaires aux tableaux héroïques. Et l'on n'aboutit qu'à perdre l'âme du théâtre, dont les éclairs n'illuminent plus que des tréteaux où l'amoureux transi dialogue avec la savante minaudière. Cela est si vrai que lorsque Molière vient renouer dans ses comédies la tradition des anciennes moralités — et encore ! — il paraît le créateur d'un nouveau genre ¹.

Que dire de Corneille et de Racine? Ce sont des génies qui arrêtent la pensée et la plume ; il est cependant permis de leur faire le reproche d'avoir consacré leur immense talent au culte exclusif de l'antiquité. Se figure-t-on le mystère de la passion traité par un

¹ Lecoy de la Marche.

Corneille ou la vie de saint Louis traduite à la scène par un Racine ? Ce serait le triomphe du théâtre où le peuple puiserait les leçons les plus hautes sous la forme la plus séduisante. Que n'y ont-ils songé !

Le mouvement de décadence n'a plus eu de limites, et le dix-huitième siècle a complètement modifié les conditions du théâtre religieux et historique. Les héros qu'il met en scène ne sont plus l'expression concrète de l'idéal mais des passions déchaînées.

C'est ainsi que le théâtre en est arrivé peu à peu à ne plus enguirlander que l'indestructible trumeau de l'adultère.

Il n'y a plus de haute émulation, plus de pieuses légendes, plus de traditionnelle vertu. Aux époques de servitude, le théâtre était satirique. Les rayons de l'auréole devenaient autant de lances et de flèches. Aux époques de grandeur, il était épique ou lyrique, célébrant l'exaltation sous toutes ses formes, haussant la splendeur présente par le rappel incessant du passé. Aujourd'hui, il n'est plus rien, sinon le dernier acte d'une société en déliquescence où un monsieur et une dame ébauchent une connaissance qui les mènera au suicide, à la mort sur un lac, une lagune, un étang.

Et voilà pourquoi le théâtre fatigue avec ses intonations identiques, ses allures de basse fantaisie, de vilaine passion, de fausse désinvolture et de fausse tendresse, comme s'il ne restait plus sur la terre un seul enfant de Dieu ! La mauvaise herbe, certes, est en abondance, mais il y aussi des roses, des violettes cachées qu'il serait heureux et bon de mettre au jour.

Nous connaissons assez les tristes réalités qui nous entourent, nous voyons assez l'abaissement des caractères et la confusion des idées pour que l'art, le théâtre surtout, nous offre ce qui élève et grandit l'homme, ce qui met l'espoir au cœur avec le souvenir, ce qui le réconforte et le charme.

Ch. SAINT-MAURICE.